

Et si l'humanité avait troqué sa survie
contre sa disparition ?

0423

Le Jardin d'Aiden

ROMAN

Jean-Christophe
MANFREDI

Jean-Christophe Manfredi

0423 – Le Jardin d'Aiden

© Jean-Christophe Manfredi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7235-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants.

Puissiez-vous trouver la voie de la sérénité, celle qui conduit au bonheur.

REMERCIEMENTS

Lors d'une belle matinée coiffée par un ciel printanier d'une pureté remarquable, nous terminions notre café sur la terrasse du 6ème étage de l'agence événementielle dans laquelle nous travaillions, Vincent Cacaly et moi-même. Comme à l'accoutumée, nous en profitions pour balancer à l'envi quelques concepts plus ou moins saugrenus ou présentables en réponse aux sujets que Marie, notre directrice de création, avait eu la mauvaise idée de nous confier. Neuf fois sur dix, nos idées partaient directement à la poubelle, et neuf fois sur dix, nous étions hilares rien qu'en les imaginant. Allez savoir pourquoi, les clients ne retenaient systématiquement que le dernier concept, de loin le moins excitant...

Mais alors que nous affichions des sourires niais sur nos visages suffisants de créatifs prétentieux, un trait aussi lumineux que silencieux fendit le bleu du ciel pour se perdre dans l'horizon. Il me fallut quelques secondes avant de demander à Vincent s'il avait vu la même chose que moi. Il lui en fallut autant pour me répondre par l'affirmative. Nous étions les témoins abasourdis d'un phénomène rarissime : une météorite visible en plein jour au-dessus de Paris. Le genre de chose que vous pourrez toujours raconter mais dont personne ne croira jamais l'existence. C'est alors que, sans crier gare, il me demanda si j'avais commencé l'écriture de mon livre. Allez comprendre, j'ai pris cela comme un signe du destin, un genre d'encouragement céleste.

Nous étions en 2018. Quelques années plus tard, le voilà enfin, ce roman d'anticipation. Alors merci Vincent d'avoir cru en moi dès le début de cette aventure, et d'avoir eu ces mots impromptus ce jour-là. Et merci au Ciel de m'avoir adressé un message aussi limpide ! Sans cela, j'en serais peut-être resté au stade de l'idée !

Merci également au "club 0423", amis, familles ou bonnes volontés qui ont bien voulu prendre du temps pour me lire, me relire, me corriger, me critiquer, me dézinguer, m'encourager, me consoler, me féliciter ou me supporter. Carole, Marjorie, Garance, Jean-Paul, Olivier et bien sûr Camille, vous êtes la substantifique moelle de mes meilleurs doutes et de ma plus humble fierté.

Enfin, merci à toi qui t'apprêtes à vivre cet ouvrage et à en parler autour de toi. J'espère qu'il te fera vibrer au moins autant que j'ai pris plaisir à l'écrire tant le sujet qu'il couvre m'inspire et me passionne. Je te souhaite une troublante lecture !

1

JE PEUX VOUS AIDER !

Ses lèvres imprimaient un mouvement presque imperceptible. Elles frémissaient, feignant de prononcer quelque mot, pour se pincer et se raidir aussitôt, interdisant de fait la moindre syllabe.

L'homme retenait ces dernières autant que possible, non sans peine. À intervalles réguliers, un souffle proche du râle glissait entre ses dents serrées. Immédiatement après, sa mâchoire se décontractait dans une vilaine grimace empreinte de satisfaction. Au bout d'un bras tatoué d'une encre marine, ses doigts de plus en plus crispés creusaient un net sillon dans le cuir au contact direct de sa peau, avant de se détendre à leur tour. Un instant de calme naissait alors, pourtant appelé à mourir sans délai. Car très vite sa bouche, simulant une possible prise de parole, frémissait encore. Une nouvelle fois, un grognement émanait du plus profond de ses entrailles tandis que ses ongles se plantaient nerveusement dans le cuir du coussin, entraînant un sourire carnassier enlaidi de multiples contorsions.

Au troisième de ces cycles, le râle fut plus long et plus rauque encore. Un filet de bave s'échappa de la commissure de ses lèvres. Sa respiration se fit plus courte aussi. Il haletait et se raidissait davantage, sa bouche se tordant aussi facilement qu'elle se détendait. Son corps tout entier ondulait telle une vague dont l'alternance rythmée ne faisait qu'aller crescendo. L'homme se laissa finalement glisser, choisissant de s'abandonner aux délices dont il était la proie et dont lui-seul pouvait apprécier l'intensité. Dès lors, il n'était plus qu'une bête, un animal redevenu sauvage, son corps n'obéissant plus qu'à ce que la proximité de l'orgasme absolu lui imposait.



Elle marchait d'un pas décidé, remontant les rues grises de la cité. Ses talons frappaient les dalles de granit anthracite recouvrant les trottoirs, aussi sûrement qu'un marteau aurait enfoncé un clou. La fraîcheur de sa frêle silhouette tranchait nettement avec la rudesse de ses pas, presque militaires, et avec la rigueur de l'architecture alentour, seulement fonctionnelle. Elle ne traînait pas. Un rapide coup d'œil à sa montre et elle accéléra encore davantage ses mouvements dans un déhanché impressionnant de dextérité.

Outre quelques assistants robotisés¹, son chemin croisait des passants courbés

sur leurs écrans, vagues ombres mécaniques dont le gris se confondait avec les façades, et dont l'existence semblait se résumer à leur seule présence corporelle. Sans jamais lever les yeux, sans jamais prêter attention à leur environnement. Elle ne les ignorait pas moins. Ajoutant une note cafardeuse à l'atmosphère poisseuse, la pluie fit son apparition et commença à tomber en fines gouttelettes éparses. La jeune femme ouvrit son sac pour y plonger la main. Au bout de quelques aller-retours nerveux, elle stoppa net la cadence infernale de ses pas et se concentra davantage sur sa fouille.

La pluie s'intensifiait. Non loin, un écran publicitaire l'interpella : « Il pleut ! Il semble que vous ayez besoin d'une protection. Dites parapluie et vous resterez au sec pour la soirée. Et pour seulement 33 fugils², vous aurez en plus la possibilité de... » Brandissant enfin sa propre ombrelle comme s'il s'était agi d'une épée sortie d'un fourreau, elle menaça l'écran, faisant aussitôt taire le message publicitaire. Dans l'agacement, son geste fut toutefois trop brusque et le parapluie lui échappa des mains pour aller percuter le trottoir. « Et merde ! » grogna-t-elle en pliant les genoux pour l'atteindre. Mais avant qu'elle n'eût le temps de le reprendre, une silhouette se pencha et s'en saisit. La jeune femme leva les yeux. C'était un exanth, une intelligence artificielle évoluée, se présentant sous la forme d'un humanoïde masculin. Glacée par cette rencontre inattendue, elle eut un furtif mouvement de recul, qu'elle corrigea cependant sur le champ, pour ne plus bouger davantage. Elle resta ainsi, immobile, figée telle la proie feignant la mort face au prédateur. « Vous avez fait tomber ceci » lui glissa ce dernier d'une voix excessivement chaleureuse et amicale.

Elle détailla l'intrus, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir la bouche sans prononcer un mot. L'exanth portait une longue toge blanche qui ne laissait rien transparaître de son corps. Sa main, ornée d'une manucure impeccable, présentait la délicatesse de celle d'un pianiste. Son visage brillait d'une beauté irréelle, d'une improbable perfection. Une beauté androgyne, aux traits fins, à la peau lisse et absolue, dessinant un visage au milieu duquel deux petites billes bleues délicatement rétroéclairées imprimaient un vif mouvement d'intelligence. Il scannait la jeune femme, lui aussi, s'arrêtant frénétiquement sur chaque détail, comme s'il analysait le moindre micromouvement cependant qu'il arborait un sourire sans âme.

Bien qu'elle fût transpercée par ce regard pénétrant dépourvu d'humanité, elle ne put s'empêcher de continuer son propre passage en revue, irrémédiablement attirée par le sommet du crâne de l'humanoïde.

Ce dernier n'avait pas de cheveux. Sous la peau, de vives lumières blanches circulaient, se déplaçaient frénétiquement, naissaient pour disparaître aussitôt, évoquant la danse vivace d'une forte activité cérébrale. De part et d'autre, un improbable casque métallique dont le design et la couleur mordorée n'était pas sans rappeler la période art déco des années 1920, lui donnait des allures de créature divine. Et trente centimètres au-dessus, les gouttes de pluie venaient s'écraser sur une canopée invisible, que l'exanth n'avait par ailleurs nullement besoin de manipuler pour rester au sec.

« Je peux vous aider ! » lança-t-il d'un ton qui n'avait rien d'une question. Elle sortit de sa torpeur, lui prit le parapluie des mains et se releva d'un seul mouvement. « Ça va, merci » lui assura-t-elle tout en ouvrant son ombrelle.

Se soumettant à ce refus, il inclina la tête, se redressa lentement et s'éloigna. Elle ne put s'empêcher de le regarder encore tandis que la silhouette noire glissait sans effort comme si cette dernière ne touchait pas le sol. La jeune femme ne reprit son chemin que lorsque l'humanoïde eut totalement disparu de son champ de vision.

Dans la ville, de nombreux écrans publicitaires illuminaient un ciel toujours plus bas et déprimant, dans lequel se perdaient les sommets des buildings. Produits cosmétiques, masques anti-pollution ou anti-virus, voyages virtuels, rêves sur-mesure, rappels de vaccination, assistants robotisés dernier cri, articles de prêt à porter ou placements crypto-essentiels, tous se disputaient la vedette à grands renforts de vidéos aussi intrusives que racoleuses.

Chacune d'elles mettait en scène une représentation fantasmée de la jeune femme, véritable clone 3D reprenant à la perfection son physique, son attitude et même ses traits de caractère. C'était l'apogée du "deepfake"³, une technologie éprouvée dont l'œil humain ne pouvait distinguer le faux du vrai, et encore moins déceler la présence d'une éventuelle supercherie.

Plongée dans ses pensées, elle n'y prêtait cependant guère attention. Plus loin, la façade d'un bâtiment, duquel allaient et venaient les passants, se profilait. Parapluie fermé, elle s'y engouffra et suivit la direction "Tube 8 Nord".

Un couloir laissa la place à un autre, puis à un troisième, dans un dédale d'escaliers et d'embranchements qui débouchaient sur différentes lignes de métro. La jeune femme se déplaçait sans hésitation, comme si elle avait effectué ce trajet depuis toujours. Arrivée sur le quai, elle fixa un vieux chewing gum

collé sur le sol et s'arrêta juste là, précisément à cet endroit, comme si ce dernier faisait office de marqueur. L'affichage digital indiquait 3 minutes de délai avant le Tube suivant. Elle attendit donc patiemment, aux côtés d'autres candidats au voyage positionnés çà et là sur le quai, également dans l'attente de l'arrivée de la rame. Le plus proche d'entre eux fixait un écran publicitaire. Après un court instant, il ouvrit son mobile pour y télécharger quelque information que lui distillait la réclame.

« Fils de pute ! ».

L'insulte fit sursauter la jeune femme qui n'avait pas vu l'homme terré dans l'ombre, à quelques mètres derrière elle, qui tenait ces propos. « menteurs ! Enfoirés de putain de menteurs ! » ajouta-t-il d'une voix alcoolisée qui résonnait dans l'enceinte souterraine. Elle détourna le regard tandis qu'il continuait à vociférer. Face à elle, un mur publicitaire uniformément blanc l'attendait de pied ferme. Il recouvrait toute la longueur du quai. Et dans la nudité imposée par le lieu, il était impossible d'échapper à son message. « Oubliez tous vos tracas. Le paradis vous tend les bras ! » articula-t-elle en lisant ce dernier.

Dans l'instant, elle se vit dans l'écran, représentée les bras en l'air, en passagère d'une montagne russe invraisemblable. Le rollercoaster enchaînait loopings, vrilles et plonges vertigineux, avant de basculer dans la surenchère, traversant des cascades, chutant de sommets aux parois verticales, dansant autour d'un arc-en-ciel scintillant de mille diamants, et plongeant même au milieu de baleines à bosses ravies de jouer avec les passagers.

Le tube fit son entrée au moment où un des baleineaux terminait le show sous-marin, extirpant la jeune femme de ce drôle de manège autant que des insultes du pauvre homme. La porte du wagon s'ouvrant juste devant elle, le métro stoppa sa course à la hauteur du chewing-gum. En dépit des nombreuses places disponibles à bord, aucune ne retint l'attention de la jeune femme. Cette dernière se tenait simplement debout, absente.

Avant de placer sa main sur la barre centrale, elle avait pris soin d'ajuster ses gants en cuir noir assortis à son trench et à ses bottes à talons de sept centimètres. Sa ceinture nouée sur sa taille révélait la finesse de sa silhouette aussi sûrement que son maquillage, discret mais efficace, sublimait les traits d'un visage magnifié par des yeux d'un bleu intense. Sa jupe prune, quant à elle, s'accordait avec son sac à main, rappelant les reflets auburn de ses cheveux

bruns. La jeune femme, soucieuse de son apparence, avait travaillé chaque détail avec un soin particulièrement méticuleux.

Après quelques arrêts, elle descendit du wagon et s'enfonça dans un nouveau couloir saturé de réclames, lequel déboucha inmanquablement sur un autre et encore un autre. Elle suivait la direction de la sortie lorsque son vieux smartphone sonna.

— Allo papa, ça va ?

— Salut ma petite Everest, ma jolie montagne d'amour, répliqua une voix faible. On fait aller et toi ?

— Ça va, rien de particulier. Je rentre du travail. Quoi de neuf ?

— Eh bien, il faudrait que tu passes à l'hôpital demain ou après-demain, chevrota l'homme. Ils ont des choses à te faire signer, je crois.

— Euh...Ok. Tout va bien ?

— Oui, oui, ça va. Juste de l'administratif.

— Bon... Je passerai demain, samedi, confirma Everest après un court silence.

— Ok, super ! s'enthousiasma son père, tout à coup enjoué. Je...je dois te laisser, ils viennent d'entrer pour les soins. Allez, à demain ma chérie, bisous hein !

— À demain pap...

La jeune femme n'eut pas le temps de terminer ses adieux qu'il avait raccroché. Elle fronça les sourcils, interloquée, ressortit son mobile de sa poche, hésita à rappeler...mais se ravisa et reprit son chemin.

À l'extérieur, la nuit s'était définitivement installée et une pluie battante attendait les piétons. Partiellement protégée sous son parapluie, elle se mit à courir sous des trombes d'eau.

Trempée, elle arriva dans le couloir donnant sur son habitation. Ruisselante de la tête aux pieds, elle stoppa un court instant juste en face de chez elle, comme pour poser devant un photomaton. Une lumière rouge lui refusa l'accès. « Putain ! » lâcha-t-elle en essuyant tant bien que mal son visage de ses mains, avant de se présenter pour un second passage dans un sourire exagéré. Cette fois, la porte afficha un « OK » vert et se déverrouilla.

Everest s'avança dans l'entrée, se délesta de ses bottes et de son trench avant d'ouvrir une porte sur sa droite. Dans la pièce, le contraste avec l'entrée fut saisissant. Tout était en mouvement, du sol au plafond. Sous un soleil radieux, un homme vêtu d'un simple short noir, courait sur le sable blanc d'une plage